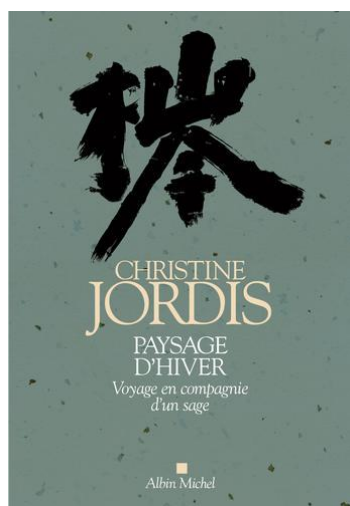


Les recensions de la boutique

N° 27

Monastère N-D d'Hurtebise



Christine Jordis

Paysage d'hiver

Voyage en compagnie d'un sage

Albin Michel, 2016, 374 pp

Que sait-on de la Corée – à part qu'on y a « inventé » les Kia et les GSM Samsung, que les travailleurs y déploient une énergie inouïe, que malgré cela, ce territoire reste largement dans l'ombre de la Chine, que le pays a été divisé en deux suite à une guerre épouvantable, que le Nord donne froid dans le dos... Mais encore ? Et bien je parie que ceux qui ont passé un peu de temps au musée Guimet à Paris et se sont attardés aux salles consacrées à cette nation, auront été éblouis par des œuvres géniales témoignant en faveur d'une longue théorie de peintres minutieux et de calligraphes de tout haut vol... C'est à l'un d'entre eux (peut-être le plus grand), Chusa, que Christine Jordis (essayiste, romancière, biographe moult fois primée ; toute grande connaisseuse en France de la littérature de langue anglaise ; écrivaine passionnée et passionnante...) consacre son dernier livre.

Avant de suivre l'auteure sur les traces de son personnage, il n'est peut-être pas inutile de savoir ou de se souvenir que la philosophie (presque la religion) qui prévaut en Corée, c'est le confucianisme, que Confucius a vécu à peu près cinq cents ans avant Jésus Christ – et qu'il s'est distingué dans le monde des Sages du fait qu'il était essentiellement un moraliste, humaniste, particulièrement confiant dans la nature humaine. Soucieux d'accroître la moralité de ses concitoyens (des Chinois), il va chercher, durant le siècle de félonie, de cruauté et d'anarchie où il vécut, à susciter dans la vie personnelle et la vie publique (politique) des vertus de droiture du cœur et de l'esprit, de générosité et de courtoisie (de « tact du cœur » dirait George Steiner), une recherche de cohérence stricte entre le langage et la vie – et à faire connaître toutes les vertus vraies et les moyens de les appliquer avec justesse, c'est-à-dire patience et modestie. Très tôt, le confucianisme s'est mêlé au bouddhisme et au taoïsme. L'entente entre ces courants était bonne. Rien à redire. A l'époque de Chusa (fin du XVIII, XIX^e s.) un fort mouvement nationaliste va s'évertuer à épurer le « panthéon » coréen de toutes les scories qui n'avaient soi-disant rien à y faire. Les chrétiens paieront un lourd tribut à ce mouvement de refondation – mais ce sont probablement les monastères bouddhistes qui en pâtiront le plus, ainsi que des Sages fameux, tels Chusa précisément, qui étaient persuadés que ce n'était pas en se fermant sur soi (en l'occurrence, en lançant un mouvement néo-confucéen intransigeant et intolérant) qu'on avancerait dans le bon sens de l'Histoire !

Chusa, donc – que l’auteure nomme équivalement Wandang ou, plus souvent, Kim Jeong-hui (en fait trois parmi les dizaines de pseudonymes choisis pas son personnage : de quoi imaginer qu’il lui aura fallu se protéger, se cacher, cultiver la discrétion sa vie durant !) : tel est l’homme sur les traces duquel Christine Jordis se lance cette fois, après avoir pisté d’autres héros hors-normes tels que Blake, de Foucault, Gandhi, son propre père (« Une vie pour l’impossible », Folio), etc. Homme politique intègre (une rareté absolue, à l’époque), peintre, poète, calligraphe, enseignant, Chusa était surtout un Sage traversé par le souffle, passionné de transmettre ses acquis – non pas à la virgule près, ni en se contentant d’être la voix de son maître (et c’est précisément cette indépendance d’esprit qui va lui valoir tant de misères), mais comme un lecteur d’autant plus fidèle aux textes (traditionnels) qui lui passent sous les yeux qu’il les interprète parfois avec audace, toujours avec intelligence et grande finesse.

Travailleur infatigable, fantastiquement courageux dans la débâcle (et Dieu sait que, soumis aux aléas d’un régime ballotté entre deux factions qui se haïssent au point de ne sembler avoir d’autre objectif que de se pousser réciproquement dans l’abîme, la chute des hauts fonctionnaires, qu’ils soient loyaux ou pas, était plus que probable), magnanimement modeste dans la victoire, Chusa va se montrer envers et contre les malhonnêtetés (intellectuelles) et les rivalités imbéciles dont il sera victime en fin de compte, un véritable et trop rare homme de dialogue. Contre les néo-confucéens, sorte de pharisiens du régime, intransigeants, formalistes et impitoyables, il va chercher à établir des ponts entre bouddhisme et confucianisme, puis il se permettra d’opérer quelques coupes sombres dans certains passages du corpus des textes traditionnels qui avaient mal vieillis, et il risquera des avis non conventionnels concernant la pratique de la poésie et de la calligraphie. D’où l’hostilité qui se lève près et autour de lui – et qui va prendre la forme extrême de l’exil, à deux reprises, vers la fin de sa vie.

Ce qui le sauvera du chagrin absolu, ce sont la calligraphie (un art ou un artisanat dans lequel il s’échine littéralement parvenant à des fulgurances frisant le miracle), et l’amitié tenace. C’est à un de ses amis que je voudrais laisser le dernier mot. Il s’agit d’un moine nommé Cho-ui, que Chusa a connu durant plus de quarante ans sans le voir très souvent (et pour cause : les moines n’entraient pas dans la ville – et quant à croiser Chusa sur son lieu d’exil, il fallait à peine y songer !), mais avec lequel il a entretenu une correspondance vraiment salutaire. En quelques mots poignants, et bien au fait des risques qu’il prenait en montrant son admiration pour un homme que le régime avait malmené, il ne tarit pas d’éloge à propos de son ami :

« Il admirait tout de Chusa, sa calligraphie, ses qualités de poète, ses recherches et sa lecture des inscriptions sur les pierres tombales, l’ouverture d’un esprit qui ignorait, dépassait, renversait les barrières entre les disciplines, les rapprochait et voyait large. Chusa en « imposait », dit-il, quand le débat portait sur les notions de raison, de morale, de vérité. Et soudain, cette comparaison inattendue, cette touche personnelle qui fait passer jusqu’à nous un peu du souffle qui l’animait. Elle nous restitue le personnage mieux que toute analyse. Il est question de souffle justement, de vent léger, de renouveau et de printemps. ‘Son caractère, écrit Cho-ui, était comme une brise printanière.’ »

Tout est dit !... à moins que...

Quel bonheur de tomber sur des livres d’une telle qualité (d’information, de style, d’interprétation ou encore de vraie sympathie) que celui-ci, qui nous ouvre sur l’horizon d’une culture si mal connue et pourtant si riche, dans le sillage d’un Sage immense et pourtant inaperçu dans nos contrées, au cœur d’une philosophie si salutaire et néanmoins négligée (faute de curiosité, ou parce qu’elle aurait été victime de préjugés tenaces autant qu’inexplicables). Christine Jordis rappelle aussi, opportunément, qu’on ne comprend jamais mieux une pensée subtile qu’en se déplaçant là même où elle a pris racine. Comprendre, connaître, c’est entendre, voir, sentir, goûter, se laisser toucher. Et chercher à faire des différences plutôt la possibilité d’un pont qu’un prétexte à guerres. Si quelqu’un doutait qu’un vrai dialogue est possible, ce livre devrait le convaincre qu’il se trompe !